

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Xavier de AIZPURU

Ruben Dario, le poète et l'homme

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1967, tome 65, p. 36-39

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

RUBEN DARIO

le poète et l'homme

La clé, la direction à suivre, la première note clairement entendue, c'est un Américain qui nous les donne, Ruben Dario...

Valéry Larbaud

Imaginez un jeune étranger qui, vers 1889, arrive à Paris et, sans la moindre hésitation, oriente sa démarche littéraire, car il est lui-même poète, vers Mallarmé, Verlaine, et toute l'avant-garde symboliste, sans oublier de rendre hommage à Baudelaire, à Lautréamont, à Villiers de l'Isle-Adam, et quelques autres poètes maudits, comme quelques années plus tard, vers 1910, il saluera deux jeunes écrivains presque inconnus : André Gide et Paul Claudel. Le moins qu'on puisse dire c'est que l'homme a du flair, qu'il est « à la page ». Mais ce même exploit, notre poète le répète à propos de la littérature d'expression anglaise et de la littérature italienne ; ce qui l'intéresse, après les grands romantiques, c'est Edgar Allan Poe, c'est Walt Whitman, et plus tard, Oscar Wilde, D'Annunzio et les futuristes de Marinetti. Cet esprit lucide, au goût si sûr, est lui-même un écrivain de grande classe, un des génies indiscutables de la langue espagnole.

Le « phénomène » littéraire...

Ruben Dario naquit à Metapa, un village de Nicaragua, le 18 janvier 1867. Diplomate à ses heures (il fut consul et ministre de son pays en Espagne et en France), mais toujours journaliste, correspondant permanent en Europe de *La Nación* de Buenos Aires, il passera presque la moitié

de sa vie dans les grandes capitales occidentales. Mais le fait le plus extraordinaire de cette existence si pleine c'est que lorsque le jeune Dario, alors âgé d'une vingtaine d'années, quitte son pays pour la première fois, il est déjà maître de son art : du point de vue de la technique littéraire et de la maîtrise de la langue, il n'existe pour ainsi dire pas de différence sensible entre son premier et son dernier livre de prose ou de vers.

Vers la fin du XIX^e siècle, la poésie espagnole ou, pour être exact, ibéro-américaine, souffre à quelques exceptions près d'un certain provincialisme et surtout, d'un académisme creux et pompeux. Mais, en même temps, par une de ces heureuses coïncidences historiques, tant en Espagne qu'en Amérique latine, se lève une génération nouvelle de jeunes auteurs extraordinairement doués qui cherchent à se libérer des vieilles servitudes de la rhétorique traditionnelle. Et c'est à point nommé que cette armée trouve son connétable, Ruben Dario, qui va renouveler les formes littéraires en les accordant au rythme général de la culture de l'époque. Mais Ruben Dario n'est pas un simple adaptateur, qui trouve des équivalences espagnoles aux modes français, italien, anglais, etc. Il recrée, ennoblit, et enrichit par son apport personnel tout ce qu'il trouve dans les courants littéraires des autres peuples.

Le *modernisme*, comme on nomme d'emblée le mouvement littéraire dont Ruben Dario prend la direction dans l'ensemble du monde d'expression espagnole, ne renie cependant pas les formes anciennes du Siècle d'Or. Le *Romancero*, comme les grands classiques — Cervantès, Calderon, Lope de Vega, Quevedo — sont à l'honneur parmi les nouveaux poètes et écrivains, Dario en tête. *Mutatis mutandis*, c'est le même phénomène qui se produira plus tard, vers 1927, avec la génération de Garcia Lorca, d'Alberti, de Guillen, et de Diego. Les muses éternelles de la poésie espagnole voyagent maintenant en auto, c'est tout.

... et l'homme de tous les jours

La vie de Dario est faite de violents contrastes. Si le poète est un être supérieur, sûr de son génie et qui

mène royalement son entreprise de rénovation littéraire, l'homme de tous les jours est au contraire plein de faiblesses, dont la dipsomanie n'est pas la moindre.

Marié une première fois très jeune, à une jeune fille d'Amérique centrale, il reste veuf après deux ans de mariage, avec un fils en bas âge. Quelques années plus tard, dans des circonstances assez obscures, car on dit que Dario était à peine conscient, on le marie sous la menace à une autre centro-américaine. Ce mariage sera plus tard l'obstacle qui empêchera Dario d'épouser la fidèle compagne des dernières années de sa vie, Francisca Sanchez, cette paysanne d'Avila, mère de son second enfant, que le poète a chantée dans des vers célèbres.

Les années passent. Reconnu comme le chef de file indiscutable des modernistes, Dario publie successivement, après *Azur* (1888), *les Proses profanes* (1896), *les Chants de vie et d'espérance* (1905), *Le Chant errant* (1907), et le *Poème de l'automne* (1910). Chacune de ses œuvres est un événement dans les pays de langue espagnole. Et, dans ses nombreux articles publiés par la presse d'Amérique du Sud, Dario fait campagne en faveur d'une sensibilité nouvelle. Ses chroniques surprennent par la variété des sujets traités et par sa maîtrise des thèmes. Toute l'actualité culturelle de l'époque se reflète dans ses écrits. C'est d'ailleurs le journalisme qui le fait vivre, même lorsqu'il est ministre, et qui lui permet de parcourir l'Europe occidentale.

En 1914, Dario est au sommet de sa gloire, mais son corps est miné par trente années d'excès. Malgré sa maladie, on le persuade de faire une tournée de conférences en Amérique latine. Et le poète reprend la route. Après New York, où il reçoit l'hommage de l'Hispanic Society, Dario se rend à La Havane, puis au Guatemala, et enfin, au Nicaragua, son pays natal. Mais il est déjà touché à mort. Sitôt arrivé commence le calvaire. Il meurt le 6 février de 1916, à Léon de Nicaragua.

Son autopsy donne lieu à une scène macabre. Un ami chirurgien veut conserver dans un bocal le cerveau qui a produit tant de chefs-d'œuvre. Mais le beau-frère du poète, celui-là même qui l'avait marié une seconde fois, veut à tout prix en prendre possession afin, dit-on,

de le vendre. Une lutte s'engage au cours de laquelle le bocal tombe à terre...

Le Nicaragua lui fait des funérailles grandioses. Le deuil est général dans le monde espagnol. Le poète est inhumé en la Cathédrale de Léon. Un lion de marbre, sans autre symbole, veille sa nuit, tandis que son influence, quelquefois secrète, quelquefois reconnue, continue à briller, à travers des générations d'écrivains et de poètes de langue espagnole.

Xavier de AIZPURU
(*Informations Unesco*)

Un poème de Ruben Dario :

*L'arbre est heureux, qui à peine est sensible,
et plus la pierre dure, qui, elle, ne sent rien,
car il n'est douleur pire que la douleur de vivre,
ni chagrin plus pesant que la vie consciente.*

*Être et ne savoir rien, errer à l'aventure,
craindre d'avoir été, trembler de l'avenir,
dans la sûre frayeur d'être un mort pour demain,
et souffrir pour la vie, et pour l'ombre, et pour*

*ce que nous ignorons et soupçonnons à peine,
voir la chair qui nous tente en sa fraîcheur de grappe,
la tombe qui attend et ses bouquets funèbres,
ne savoir ni où nous allons,
et ni d'où nous venons... !*

(Ce poème de Ruben Dario figure dans *l'Anthologie de la poésie ibéro-américaine*, Collection Unesco d'Œuvres Représentatives, Editions Nagel, Paris.)